

TÉNÈBRES SACRÉES

Levan Berdzenichvili

TÉNÈBRES SACRÉES

Les derniers jours du Goulag

*Traduit du géorgien
par Maïa Varsimashvili-Raphael
et Isabelle Ribadeau Dumas*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Ce livre a bénéficié du soutien de la Writers' House of Georgia.



Titre original : *წმინდა წყვილი*

Copyright © 2010 by Levan Berdzeneshvili

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-716-7

Hegel a sûrement raison :
Le mot « morale » sied au jeune homme.
Le vieillard, expérimenté et inflexible,
En soupirant, l'entend d'une autre façon.

Il existe des mots qui s'élèvent dans les airs,
Et nous aident à savoir
Que tout se meut et, en même temps,
Tout demeure inerte.

Dans la lumière sacrée, dit Hegel,
Dans le grand filet de la clarté pure,
On comprend aussi peu
Que dans les ténèbres sacrées.

La pensée du feu éternel et des cendres
Sur le sépulcre blanc s'arrête.
Et le Verbe ? C'est une autre réflexion.
Logos... le sens de l'être.

Galaktion TABIDZÉ,
« Dédicace d'un livre », 1925

Sibley Memorial Hospital

Écrans à cristaux liquides, câbles épais, pieds à sérum, consoles, télécommande, gens habillés de blanc, de bleu, de grenat et la lumière, la lumière, cent mille lumens de lumière... « *Dans la lumière sacrée* »... Une pensée traverse mon esprit : « Comme si j'étais dans un vaisseau spatial », et je m'évanouis.

Je me sens projeté à vive allure, je suis heureux. Il n'y a que lumière et vitesse. J'avance longtemps, puis soudain, je m'arrête. Je sens mon corps, je le sens et entends des voix de femmes. La lumière s'éteint. Le mouvement est lumière, l'immobilité est obscurité. Je suis plongé dans des ténèbres absolues, totales, dans des « ténèbres sacrées ». Dans ces ténèbres, des femmes parlent. Elles parlent d'un ton soucieux, à voix basse, mais je ne saisis pas ce qu'elles disent. Je suis inquiet ; je ne comprends pas ce qu'elles disent, mais pourquoi ? Que disent-elles ? « *Dans la lumière sacrée*, dit Hegel, *dans le grand filet de la clarté pure...* » Je suis bien moi. J'entends les voix des femmes sans comprendre ce qu'elles disent. « ... *on comprend aussi peu que dans les ténèbres sacrées.* »

Puis, quelque chose émerge des sons qui a sans doute un sens. C'est un mot. Au commencement était le Verbe et ce Verbe est *insurance*. Je comprends que ce mot a une signification. Mieux encore, je la connais, mais impossible de la

saisir, pourquoi ? Parce que ce n'est pas du géorgien. Le mot est anglais et signifie « assurance ». Ces femmes parlent donc anglais. Pourquoi anglais ? Où suis-je ? Évidemment, je ne suis pas dans un vaisseau spatial, mais bien à un endroit donné de la Terre. C'est un hôpital et on y parle anglais. Je me trouve ici car je me suis soudain senti très mal. J'ai d'abord eu un malaise dans l'avion, au-dessus de l'océan. J'ai été saisi de tremblements. Puis j'ai perdu connaissance à l'ambassade du Mexique. J'ai téléphoné à notre ambassade. Pourquoi étais-je à l'ambassade du Mexique ? Ça me revient : ici, c'est Washington. Je suis à Washington. Je devais m'envoler d'ici pour Cancún, au Mexique, pour ensuite aller ailleurs... Le dernier endroit dont je me souviens est la maison d'Irena, sur Connecticut Avenue. Irena Lasota est une amie à moi. « Tu vas très mal », m'a-t-elle dit et elle me l'a prouvé avec un argument irréfutable : « Tu n'as pas pu manger le canard que je t'avais préparé. » C'est la dernière chose dont je me souviens : je n'ai pas pu manger ce plat de rêve et cela voulait dire, sans doute possible, que j'allais très mal.

– C'est ennuyeux qu'il n'ait pas d'assurance. Vous savez, notre hôpital est loin d'être le Johns-Hopkins, mais on ne peut pas dire qu'il soit donné.

« Alors, j'ai bien compris : c'est un hôpital », me dis-je. La voix de l'inconnue continue :

– Comment pourra-t-il payer une telle somme ?

– Chère docteur, cet homme n'est pas n'importe qui. Il est membre du Parlement et ancien prisonnier politique. Il a été interné au Goulag. Dans son pays, c'est une personnalité en vue. Il est bien entouré, il a beaucoup d'amis qui s'inquiètent pour lui et qui sont prêts à l'aider.

C'est mon amie, Irena Lasota, qui parle. Je reconnaîtrais entre mille sa voix à l'accent français.

– C'est surprenant. Dans toute l'Amérique, vous ne trouverez qu'une centaine de médecins sachant à peu près ce qu'est le Goulag et, parmi eux, seuls dix s'y intéressent. Et vous êtes tombée sur une de ces dix personnes : ma mère a été prisonnière au Goulag et moi-même j'y suis née.

– Où êtes-vous née ? Où votre mère purgeait-elle sa peine ? s'émeut Irena.

– À Potma, au Doubravlag.

Je voudrais dire : « Je vais tout payer », mais je ne peux pas.

- Ce ne peut pas être un hasard ! Cet homme, lui aussi, a été détenu au Doubravlag, à Barachevo.
- Si ma mère était vivante...
- Nous y étions tous les trois, conclut Irena. Dans cette ville de Washington, seulement trois personnes ont connu le Goulag et les trois sont réunies ici, au Sibley Hospital.

« Pour peu de temps. » Je voudrais intervenir dans leur conversation, mais je n'y arrive pas.

- Pardon, comment vous appelez-vous ?
- Irena. Irena Lasota.
- Madame, le patient est votre...
- Un vieil ami. Il a débarqué ce matin de Géorgie.
- Je vais essayer de lui parler. Hello – l'inconnue en blouse blanche s'adresse à moi.

« Bonjour, docteur », aimerais-je dire, mais je n'y parviens pas.

- Il est possible qu'il m'entende, mais qu'il ne soit pas en mesure de répondre. Dites-moi, comment s'appelle-t-il ?
- Levan Berdzenichvili. « B » comme « Bravo », « e » comme « Écho », « r » comme « Roméo »...
- Quel nom imprononçable !
- Si vous voulez, appelez-le « Mister B. ».
- Très bien, va pour Mister B. C'est moi qui suis son médecin. Je m'appelle Paige, Paige Van Wirt.
- Enchantée, Mrs Van Wirt.
- Mrs Lasota, Mister B. a deux graves problèmes : une infection de l'épiderme à la jambe gauche et un dysfonctionnement des reins. L'infection est très avancée et, pour la traiter, nous aurons recours à des antibiotiques très puissants. Malheureusement, cela fera souffrir ses reins encore plus. Je tiens à vous informer que le risque est très élevé. Le patient doit passer trois jours dans l'unité de réanimation et de soins intensifs. On va d'abord soigner l'infection, ensuite, si les reins l'ont supporté, on s'occupera du problème rénal. Avez-vous bien tout compris ?
- Il a donc une infection et les reins peuvent ne pas supporter le traitement. Nous devons donc nous préparer au pire, madame Paige.

– Paige tout court. Mais si vous préférez m'appeler « madame », alors madame Van Wirt, corrige le médecin, peinée.

– C'est compris, madame Van Wirt.

– J'ai vu qu'il avait une assurance voyage, mais elle ne lui servira à rien. En fait, il n'est pas vraiment assuré... Mais nous nous occuperons de lui, solvable ou non.

– Un grand merci.

– C'est un ancien détenu du Goulag, dites-vous ?

– Oui.

– Alors, chaque fois que je serai de garde, je lui demanderai de me raconter ses souvenirs de là-bas. Parler lui fera du bien et moi, de toute manière, je ne dors pas la nuit. Contre ces récits, je lui ferai cadeau de mes honoraires. Ça lui évitera de payer des milliers de dollars. Qu'en pensez-vous, Mister B. sera-t-il d'accord ?

– Mais bien sûr qu'il sera d'accord ! Pourvu qu'il s'en tire maintenant... Bien évidemment qu'il sera d'accord... Il ne se fera pas prier pour parler.

– Très bien. Alors nous commencerons dans trois jours, dit Van Wirt.

Puis elle s'adresse à moi :

– Vous m'entendez peut-être. Il faut que vous rassembliez vos forces et m'écoutez attentivement. Nous vous avons injecté un produit très puissant. C'est pourquoi vous ne pouvez pas parler. Pendant trois jours, vous serez entre la vie et la mort. Vous avez un combat à mener et vous devez le gagner. Quelqu'un vous apparaîtra et vous demandera de le suivre, ne le faites pas. Si à ce moment-là, vous en êtes capable, pensez qu'il ne faut pas que vous partiez car vous devez vous acquitter d'une dette. N'importe laquelle... Vous en avez au moins une envers moi : vous devez tout me raconter sur le Doubravlag et sur Potma. C'est là que je suis née. Maintenant, je vous laisse. Vous allez vous détendre et dormir.

« *Debt* – la dette, me dis-je. C'est le mot juste. Je n'irai nulle part avant d'avoir payé ma dette. C'est vrai. Oui, je suis accablé d'une grosse dette, d'une très grosse dette et cette dette a pour nom Arkadi Doudkine. »

*

Comme tout livre, celui-ci a une histoire – il est né accidentellement.

Dans une de ses élégies, Solon, le réformateur et poète grec, divise la vie de l’homme en périodes de sept ans. Dans la première, l’enfant perd ses dents de lait, dans la deuxième, il devient pubère, dans la troisième sa barbe pousse et dans la quatrième, il est dans la fleur de l’âge. Pendant la cinquième, il fonde une famille, la sixième lui procure la sagesse. Dans les septième et huitième, il atteint son plein épanouissement. À partir de la neuvième période, ses forces déclinent, et la dixième le prépare à la mort. Si je considère ma vie, pourtant riche d’expériences, c’est au cours de la cinquième période que s’est déroulé l’événement le plus marquant : mon emprisonnement, que j’ai attendu pendant quatre ans et qui a duré trois ans. Il a eu une influence immense. À peine ai-je fait la connaissance d’une personne – géorgienne ou étrangère –, à peine quelques mots échangés, et je commence à raconter que j’ai été un prisonnier politique. Toute conversation avec une nouvelle personne suit cette pente, selon une nécessité impérieuse.

J’essaie d’éviter ce travers qui me déplaît et me fait passer pour un homme très simple, facilement prévisible. Je me réprimande : « Il est inutile de parler tant du KGB, du Goulag, de la prison et de tous les malheurs du monde. Tu peux aborder d’autres sujets : Grèce antique, Homère, Aristophane, Roustavéli¹, Vaja², Baratachvili³, Galaktion⁴, football, Pelé, Garrincha, *El Fenomeno* Ronaldo, ordinateur, Windows, Apple, Macintosh, iPhone, régime alimentaire, protéines, régime Atkins, glucides, ONG, fondations, instruction publique, histoire, politique, assassinat d’Ilia⁵, identité géorgienne, voyages, Brésil... Tout ce que tu veux. Tu as la langue bien pendue. Pourquoi rester fixé sur cette prison,

1. Chota Roustavéli, poète géorgien du XII^e siècle, auteur du *Chevalier à la peau de tigre*. (Toutes les notes sont des traductrices.)

2. Vaja Pchavéla est le pseudonyme de Lucas Razikachvili (1861-1915), poète et écrivain géorgien.

3. Nikoloz Baratachvili (1817-1845), poète romantique géorgien.

4. Galaktion Tabidzé (1891-1959), poète géorgien.

5. Ilia Tchavtchavadzé, poète, écrivain, homme politique géorgien, né en 1837, assassiné en 1907 et canonisé par l’Église géorgienne en 1987.

sur Barachevo, sur le Doubravlag, sur cette peine vieille de trente ans ? »

C'est pourquoi je n'ai jamais rien écrit sur la fondation du Parti républicain ni sur l'instruction judiciaire de mon affaire. Pas plus que sur l'attente de mon emprisonnement, sur mon arrestation dans ma maison de la rue Vedzini à Tbilissi ou sur les six mois passés dans l'« isolateur » du KGB, à cent pas de chez moi... Je n'ai jamais décrit mon séjour dans les prisons de Rostov, de Riazan et de Potma, ni les « stolypines »⁶, ni Barachevo, où j'ai passé les trois meilleures années de ma vie. Je parle de « meilleures années » dans une double acception : j'étais jeune et rien ne peut égaler la jeunesse, et j'y ai vécu mes expériences les plus enrichissantes. Où, sinon là-bas, aurais-je pu côtoyer tous ces hommes, si soigneusement rassemblés par le KGB ?

Bien que je n'aie rien écrit sur Barachevo, j'ai toujours parlé à mes proches de cet endroit : de son climat, de sa situation, du régime qui y régnait, de ses spécificités et, ce qui m'importait le plus, de ses habitants – de mes amis codétenus et de nos infatigables gardiens.

Mes amis proches me disaient qu'il me fallait absolument écrire mes souvenirs. Je leur donnais raison, mais je pensais que le moment n'était pas encore venu. Et me voici loin de mon pays, au Sibley Memorial Hospital.

Préoccupée, Madame Van Wirt conclut que mon pronostic vital est engagé. Les visages de mes proches reflètent si clairement sa conclusion que même moi, malgré mes quarante-deux degrés de fièvre, je devine tout. Et soudain, je comprends : le moment est venu.

Je le sais bien : je ne suis pas le premier que des événements poussent à prendre la plume. Parmi eux, il y a des graphomanes aussi bien que des génies (le nom de Proust seul suffirait comme exemple). Mais si j'ai pris la plume, ou plus exactement si j'ai frappé sur un clavier, ce n'est pas pour écrire une œuvre de fiction ni pour aller à la recherche du temps perdu mais pour sauver un personnage menacé de

6. Du nom du Premier ministre de l'empereur Nicolas II, Piotr Stolypine (1862-1911), ces wagons initialement destinés à transporter bétail et matériel agricole ont été utilisés pour le transport des détenus à l'époque soviétique.

disparition. Je me bats pour sauver un homme peu ordinaire, Arkadi Doudkine. Sans moi, il serait perdu. Personne ne saurait qu'il a existé, que son existence avait un sens. Les uns l'ont oublié il y a longtemps. Les autres ne peuvent pas s'en souvenir pour la simple raison qu'ils ne l'ont jamais connu. Si je ne fais pas le portrait d'Arkadi, je le rencontrerai dans le royaume d'Hadès, comme Ulysse rencontra Achille, et il m'en demandera compte. Si Arkadi disparaît, je disparaîtrai avec lui. Et celui qui pensera m'avoir connu car il a assisté à l'un de mes cours, m'a vu à la télé ou a lu l'une de mes interviews, se trompera.

Bien évidemment, je ne me compare pas à Flaubert. Mais si ce grand écrivain a dit que Madame Bovary, c'était lui, je peux dire qu'Arkadi Doudkine, c'est moi.

Peu après, il s'avéra que le plus sombre pronostic n'était pas confirmé. Mon départ pour Hadès a donc été ajourné à une date incertaine, mais il était trop tard : le personnage d'Arkadi Doudkine s'était déjà transformé en un texte utilisant la police *Arial Unicode MS*. Échappant à mon contrôle, il errait dans les espaces du *World Wide Web*.

Dans le Psaume 41, le roi David parle de « l'abîme appelant l'abîme ». C'est ainsi qu'Arkadi Doudkine a appelé Gricha Feldman, Gricha a appelé Jora Khomizouri, Jora – Johnny Lachkarachvili, Johnny – Rafik Papayan, Rafik – Guenrikh Altounyan, Guenrikh – Micha Poliakov, Micha – Boria Manilovitch, Boria – Vadim Yankov, Vadim – Fred Anadenko, Fred – Youri Badzio, Youri – Alexeï Razlatski, Alexeï – Piotr Boutov, Piotr – Daïnis Lismanis. Ils étaient quatorze. Tous ensemble, ils ont appelé Dato. Et ma mémoire s'est éclairée, s'est tellement illuminée que la lumière s'est transformée en obscurité. Puis, les ténèbres se sont décantées et les ténèbres sacrées se sont mises à parler.

Arkadi

Il avait deux vies. Pour être précis, il se trouvait dans une « institution » (mot à bannir, car il est foncièrement soviétique et proclame la souveraineté des lois imposées à l'individu par l'État) et, plus précisément, dans l'« institution » JKh 385/3-5¹, où il ne pouvait avoir aucune vie. Mais lui-même n'en savait rien. Il savait seulement qu'il s'appelait Arkadi Doudkine, ancien combattant de la Guerre patriotique, un héros de cette guerre. Avec Kantaria, il avait hissé le drapeau rouge sur la « coupole de l'église » (il s'agissait évidemment du Reichstag, qu'il avait dû voir au cinéma, mais pour lui seules les églises avaient des coupoles). Il n'y avait là, disait-il, aucun Gorokhov (Arkadi voulait parler du fameux Mikhaïl Egorov qui avait hissé le drapeau avec Meliton Kantaria). Arkadi savait également qu'il devait être libéré le 13 mai, mais il ne comptait plus les années, ne se souvenait plus de la durée de sa peine, ou alors pensait qu'il vivait une année infinie, durant laquelle sa libération était régulièrement entravée par des méchants, des « truands », comme il les appelait.

1. JKh 385/3-5 est l'abréviation de *Jeleznodorojnoïe khoziaïstvo* (Exploitation ferroviaire), suivie du numéro correspondant au réseau des camps du Doubravlag.

Ce n'était pas tout. Arkadi Doudkine pouvait vous raconter comment un certain Lionia Brejnev², son codétenu dans la prison de Vladimir, lui avait volé ses décorations, prix de sa sueur et de son sang. Arkadi avait été « catapulté » de son char (« *On m'a catapulté**³ », aimait-il à dire)... Ses récits avaient un cachet particulier et tissaient une mythologie naïve, dépourvue d'élaboration savante. Dans le jargon judiciaire, on avait affaire à une « fabulation », que le détenu avait choisie le jour de son emprisonnement, et dont il n'avait jamais dévié : il avait fait la guerre, gagné des médailles, hissé le drapeau où il le fallait et avec qui il fallait... Et enfin, il avait été emprisonné injustement.

En fabriquant cette légende, Arkadi s'était sûrement inspiré de son frère aîné, Vassili Doudkine, qui avait vraiment fait la guerre et qui était vraiment un héros. Même s'il n'avait pas hissé le drapeau sur le Reichstag avec Kantaria et Egorov, il avait réellement participé à la prise du Reichstag.

Oui, Arkadi savait qu'il était un héros. Mais sa connaissance des faits différait de celle de l'administration et de tout le camp. Ce dernier ne reconnaissait qu'un seul fait : pendant la guerre, Arkadi était un *politsai*, un milicien. Quand les Allemands étaient entrés dans son village biélorusse, Arkadi, qui alors avait 15 ans, ne put pas ou ne voulut pas rejoindre les partisans, qui s'étaient enfoncés dans la forêt dès les premiers jours de la guerre. À l'âge de 17 ans, on donna à ce jeune gars illettré, un peu timbré, un uniforme de milicien et un Schmeisser, et on lui demanda de maintenir l'ordre dans le village.

Pour tester son arme, Arkadi se dirigea vers la forêt et tira plusieurs coups de feu (le procès-verbal disait : « *Il a tiré en direction des partisans** »). Deux jours après, la prise du village par les partisans mit fin à sa carrière de milicien. Personne n'eut l'idée de punir un adolescent mentalement attardé. Le port de l'uniforme coûta cher au jeune homme. (Selon le procès-verbal, c'était l'unique chef d'accusation. Cinq familles

2. Leonid Brejnev (1906-1982), secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique de 1964 à 1982.

3. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en russe dans le texte.

seulement vivaient dans ce village. Il n'y avait ni Juifs ni communistes. Quelles représailles le milicien Doudkine aurait-il exercées ? Et de surcroît en quarante-huit heures ?) Son esprit déjà dérangé, qui percevait le monde de manière infantile, se troubla davantage. Il se faisait passer pour son frère défunt, inventait des récits sur la guerre et s'y attribuait un rôle. Il assistait à la levée du siège de Leningrad, combattait à Stalingrad, brisait l'encerclement de Koursk, participait, bien évidemment, à la prise de Berlin et du Reichstag... Les villageois le prenaient en pitié. Ils se souvenaient de sa ridicule période milicienne de deux jours et savaient bien qu'Arkadi n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Ils jouaient le jeu. Mieux encore, ils l'entretenaient comme leur propre fou, qui constituait, avec l'église, l'unique curiosité du village.

Arkadi était analphabète, mais il aimait le cinéma et à chaque nouveau film, il inventait une petite histoire, dans laquelle c'était lui (et non Staline ou Joukov⁴) qui faisait avancer la guerre du côté soviétique. Sa vie s'écoula ainsi jusqu'à ce qu'un beau jour, les pionniers biélorusses, les « traqueurs », toujours aux aguets et bien informés, mettent la main sur lui. Soutenus sans réserve par les autorités du Parti et du Komsomol, les pionniers le démasquèrent et réclamèrent justice. (Officiellement, les pionniers n'avaient pas participé à son arrestation : c'est la police qui s'était distinguée. Pourtant, les noms de quelques pionniers s'étaient glissés dans l'acte d'accusation.)

À partir de 1972, Arkadi Doudkine purgea sa peine pour haute trahison et crime de guerre.

Personne ne s'étonnait du fait que le KGB soviétique ait fait d'un fou de village inoffensif un traître à la patrie. Mais grâce à une demande formelle des dissidents de la prison (que, dès notre arrivée dans le camp, mon frère Dato et moi avions signée) et au soutien de plusieurs organisations internationales, chaque année, une commission compétente était envoyée de Moscou. Elle était constituée des as de la psychiatrie soviétique (bien entendu, tous ses membres étaient des académiciens et des professeurs, pour que leurs conclusions paraissent le plus crédibles possible devant les scientifiques du

4. Gueorgui Joukov (1896-1974), maréchal de l'URSS, l'un des plus importants chefs militaires soviétiques de la Seconde Guerre mondiale.

monde entier). Et cette commission concluait « fermement » (les communistes aimaient ce mot) de la manière suivante : Arkadi Doudkine n'a pas de troubles psychiques. Au moment de son crime, il était pénalement responsable et il l'est encore à ce jour. Par conséquent, la revendication de sa libération anticipée est infondée. Le peuple soviétique demande inexorablement que soient jugés les traîtres et aussi ceux qui veulent faire passer un *politsaï* assoiffé de sang pour un jeune garçon innocent.

Tous les 13 mai, nous, prisonniers géorgiens, fêtons la victoire historique du Dinamo Tbilissi à Düsseldorf en 1981. Les exploits de nos footballeurs Darasselia et Goutsjev nous avaient fait gagner la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupes. Le même 13 mai, les catholiques lituaniens et lettons priaient pour le pape Jean-Paul II qui, le même jour et la même année, avait miraculeusement échappé aux deux balles du « loup gris » Mehmet Ali Ağca. Puis, vers six heures du soir, tout le camp se réunissait au fumoir, ou *kourilka*, attendant ce spectacle perpétuel.

Le spectacle repose entièrement sur son unique participant. C'est un *one man show* dans sa version de Barachevo : au premier acte, Arkadi sort de la baraque, se dirige vers le bâtiment de l'administration, un bâton à la main. Il s'arrête sous les fenêtres de la salle où se réunit toujours la commission psychiatrique composée d'éminents académiciens. Là, sautant l'entracte, il passe au deuxième acte : de son bâton, il frappe le mur avec acharnement. Au troisième acte, il lit un monologue mystérieux en biélorusse, dont personne n'arrive à déchiffrer le sens, même les illustres slavissants du camp, Mikhaïl Poliakov et Guéli Donskoï. Il est bien probable qu'il demande sa libération. Personne n'essaie de l'arrêter, personne ne le rappelle à l'ordre. Il assène des coups de bâton sur le mur pendant une heure, mais l'administration demeure silencieuse. Puis, Arkadi rejoint ses codétenus au fumoir, épuisé et soulagé d'avoir accompli son devoir. Et c'est seulement là que les surveillants apparaissent pour constater les dégradations sur le mur.

Arkadi n'a jamais été puni pour cet acte politique, et cela se passait dans notre camp à régime sévère où le détenu, rien que pour avoir des cheveux dépassant deux millimètres, était à coup sûr placé à l'isolement pendant quinze jours au

*chizo*⁵ ! L'administration du camp et les surveillants savaient parfaitement à qui ils avaient affaire. Il fallait être un académicien célèbre pour ne pas distinguer un fou d'un être sain d'esprit !

Arkadi fumait, comme la majorité des détenus. Mais il n'achetait jamais ni scaferlati, ni tabac reconstitué ou *makhorka*, qu'on vendait au « comptoir », le *lariok*. Bien qu'il fût interdit d'utiliser de l'argent liquide, chaque détenu pouvait mensuellement acquérir quelques articles d'une valeur totale de cinq roubles. Arkadi économisait pour sa vie future, qui, selon lui, devait débiter le 13 mai d'on ne sait quelle année. C'est pourquoi il devint un « tireur » classique (le verbe *streliat'*, « tirer », signifie en russe familier également « se procurer », « extirper »), un solliciteur de tabac, sans gêne mais très poli. Les détenus fumeurs se divisèrent en deux clans inégaux : une majorité écrasante lui refusait catégoriquement le tabac et une faible minorité était prête, si les circonstances le permettaient, à lui rendre service.

Les deux clans avaient raison, chacun à sa manière. Dans le camp où l'on se serrait la ceinture, donner du tabac à Arkadi signifiait se priver d'un délice. J'irai même jusqu'à dire que cela équivalait à une prolongation de peine, car les instants de plaisir que procurait la cigarette étaient associés à la liberté. Il ne faut pas oublier que dans la vision du monde naïve d'un prisonnier, la liberté s'identifie à un lieu qui offre de nombreux plaisirs. Cela explique qu'aucun détenu n'arrêta de fumer, tandis que plusieurs non-fumeurs se mirent à la cigarette.

Arkadi savait bien que pour obtenir du tabac, il ne suffisait pas de demander. En dehors d'un ou deux naïfs, personne ne lui en donnerait. « File-moi une clope » : cette phrase, bien qu'inefficace, faisait partie intégrante de son répertoire. Arkadi excellait à jouer son propre rôle. Il était facile d'imaginer comment les Allemands l'avaient habillé en milicien, comment il avait vécu les différents épisodes de sa vie fabulée... Arkadi Doudkine était un comédien né.

Imaginons : Arkadi voit Rafael Papayan dans le fumoir. Immédiatement, il commence son cinéma : il s'approche

5. Abréviation du russe *chtrafnoï izoliator*, cachot ou « isolateur disciplinaire ».

doucement de Papayan « à portée de fusil ». « Il m'est arrivé d'être sous les ordres du maréchal Bagramian⁶... »

Ajoutons à cela l'accent biélorusse qui donnait à ses propos la tonalité du slavon et presque une dimension mythique. Par exemple, au lieu de dire « *un jour, j'ai été au service de**... », il disait : « *un jour, j'étant au service de**... » Revenons à la tirade de notre homme : « Quel chef ! Mon char lui plaisait beaucoup. Il me suppliait de le troquer contre le sien. Ah, quel homme ! Un vrai militaire. Les Arméniens sont d'excellents guerriers. Ils ne ressemblent pas aux Turcs. File-moi une clope. Je me demande si le maréchal Bagramian a laissé une descendance... »

Au début, Rafael, bien que sans enthousiasme, lui donnait du tabac. Mais plus le temps passait, moins Papayan se laissait duper par ce patriotisme primitif. Malheureusement pour Arkadi, le goût de Rafael Papayan, fils d'un célèbre dramaturge arménien et lui-même docteur en philologie, s'affinait de jour en jour. Versé dans les sciences humaines, Rafael penchait de plus en plus vers le « je n'y crois pas » de Stanislavski. « *Je n'y crois pas* !* » disait-il, privant Arkadi de tabac.

Parmi les nombreuses vertus dont Arkadi était doté, je mettrais en avant sa solidité et sa persévérance. Il restait toujours fidèle à lui-même. Malgré la défaite essuyée avec Papayan, une seconde après, il se tournait vers un Géorgien planté dans le fumoir à côté de lui et, avec une objectivité et une impartialité presque homériques, entamait un nouveau récit. Il en avait plus d'un dans son sac. Il faisait attention à ne pas se répéter. Il braillait, avec son léger accent biélorusse : « Avant, j'étais au service du général Lessélidzé⁷. Voilà un vrai militaire ! Un père pour ses soldats. C'est là que j'ai connu Lionia Brejnev. Plus tard, celui-ci m'a volé mes médailles de guerre, mais ce n'est pas le moment d'en parler... Le général Lessélidzé était un grand ami à moi. Il me disait : "Je veux que ce soit toi qui plantes le drapeau sur le Reichstag et pas Gorokhov." Il aimait

6. Ivan Bagramian (1897-1982), chef d'état-major de Semion Timochenko en 1942, commandant du premier front balte en 1944, promu maréchal en 1955.

7. Konstantin Lessélidzé (1903-1944), général géorgien ayant combattu sur le front de la Transcaucasie.

les chansons géorgiennes. “*Je cherchais le tombeau*”... File-moi une clope... “... *de ma bien-aimée*”⁸... Est-ce qu’il y a une rue Lessélidzé à Bakou ? »

Malgré d’évidentes lacunes en géographie (il était impossible de le convaincre que la capitale géorgienne ne s’appelait pas Bakou, mais Tbilissi), j’étais fortement impressionné par les prestations artistiques d’Arkadi. Et, bien entendu, une part de ma réserve mensuelle de tabac lui revenait. Un jour, lors de nos débats habituels, nous, amateurs de théâtre, discussions du meilleur interprète d’Othello dans les années 1950. À cette époque, sur toutes les scènes soviétiques, d’Arkhangelsk à Vladivostok, l’*Othello* de Shakespeare volait de succès en succès (bien entendu, on ne peut pas dire que Staline n’y fût pour rien). On opposait Akaki Khorava⁹, unanimement reconnu comme le meilleur Othello, à Vahram Papazian¹⁰, tous deux honorés du titre d’Artiste du peuple de l’URSS (au passage, tout le monde s’accordait à dire que le meilleur Iago était celui de Vassadzé¹¹). « Disputez-vous tant que vous voudrez, mais je suis convaincu qu’aucun acteur ne volera la vedette à Arkadi », plaisantai-je. Alors Boris Manilovitch, notre compagnon et grand psychologue, hébraïsa le nom d’Arkadi : Doudkind, en le rapprochant du nom d’Efim Etkind, théoricien de la littérature et ami de Brodsky, très populaire auprès du public antisoviétique.

Arkadi était un poète, et même un poète d’exception, car il était reconnaissant. Après une brillante démonstration d’art dramatique, il enroulait son trophée dans une page arrachée aux *Izvestia*, tirait sur sa cigarette et, pour nous remercier, entamait une nouvelle histoire :

« Un jour, je conduis mon char. J’étais tankiste, tu sais. Bon, je conduis mon char, et qu’est-ce que je vois ? Trois Tigres allemands foncent sur moi. Ça se passe aux environs de Berlin. À côté, je vois le char de Makharachvili, le lieutenant

8. Poème d’Akaki Tsereteli (1840-1915), « Souliko » (1895), mis en musique par Varinka (Barbaré) Tsereteli. La chanson est très vite devenue populaire.

9. Akaki Khorava (1895-1972), comédien, l’un des fondateurs du théâtre moderne géorgien.

10. Vahram Papazian (1888-1968), comédien arménien.

11. Akaki Vassadzé (1899-1978), comédien géorgien.

géorgien, tu sais, le fils du vieux. Tu te souviens de lui¹² ? Alors, les Allemands avancent et hurlent : “Arkadi, *Hände hoch* !” Les Allemands... avec trois Tigres. Le Tigre c’est le char. Je conduis un T-34 et eux, ils sont dans leurs Tigres. Je suis un Lion et eux, des Tigres. Et le pauvre Makharachvili, le fils du vieux, est un Loup. Ils me crient : “*Hände hoch* !”, c’est-à-dire “mains en l’air !” Je gueule : “*Ich bin Arkadi ! Ich nicht Hände hoch ! Ich bin ubiven*¹³ *zi, schwein Fritzen, yavol* !” Ce qui veut dire : “Je vais tous vous massacrer, cochons d’Allemands !” Le char allemand tire. Mon char est touché sur son flanc gauche. Les Allemands crient : “*Ja ! Ja !*” Alors je tire et détruis un Tigre. Makharachvili, le fils du vieux moustachu, descend le deuxième. Le troisième Tigre se rue sur moi. Je n’arrive pas à l’arrêter. Il avance, avance, tue Makharachvili, avance encore et dans quelques secondes il va m’écraser. Je le canarde, mais impossible de l’arrêter. Peut-être que dans ce char il y a Hitler lui-même. Là, je comprends que je suis foutu ! Alors je crie : “Pour la Patrie, pour Staline !” et je déploie les ailes de mon char. Je m’envole vers le ciel, très haut, plus haut que le soleil. »

Arkadi Doudkine devait être libéré le 13 mai 1987. Il mourut le 12 mai. Selon l’usage local, l’administration du camp le déchaussa avant de le mettre dans la fosse commune. Il s’est sans doute présenté pieds nus à son héros de frère, dont il avait si joliment joué le rôle toute sa vie.

12. Le récit de Doudkine s’inspire du film géorgien *Le Père du soldat* (Révaz Tchkhéidzé, 1964) où un vieux paysan, Guiorgui Makharachvili, va sur le front voir son fils Goderdzi qui combat les nazis.

13. Du russe *oubivat*’ : tuer.

Gricha

Gricha Feldman était l'homme le plus jovial et le plus vivant des quelque cent cinquante détenus que j'ai connus dans notre camp. Il avait été arrêté en 1982 et condamné à six ans pour « propagande et agitation antisoviétiques ». Il était d'origine juive, avait un diplôme d'études secondaires et travaillait comme électricien dans un hôpital des chemins de fer à Konotop, ville ukrainienne de la région de Soumy. Il n'avait pas beaucoup péché devant la loi. Tout simplement, il était juif et, dans la guerre israélo-arabe, soutenait Israël. Avant comme après sa détention, il ne parlait que de cela.

On lui demandait de ses nouvelles et en guise de réponse, on recevait : « Les armes automatiques, il y en a déjà. Nous n'attendons que les munitions et c'est parti... Ta-ta-ta-ta ! » Visiblement, l'arme virtuelle était entre des mains expérimentées et l'ennemi était bien localisé. Gricha visait la partie du bâtiment administratif qui arborait une multitude d'inscriptions vertueuses à visée éducative, comme celle-ci : « Le pain est l'origine de tout » (difficile d'établir un rapport entre cette maxime et les condamnés), ou celle-là : « Il vaut mieux réfléchir avant qu'après. Démocrite. » En tant que spécialiste de littérature antique, j'affirme, en assumant mes responsabilités, que Démocrite n'a jamais dit une

chose pareille. Mais l'administration du camp, et notamment le père de son idéologie, le colonel Ganitchenko, avait ses raisons. Le nom de Démocrite plaisait à Ganitchenko. Premièrement, c'était un nom autorisé, matérialiste, contrairement, par exemple, à un Héraclite obscur et pernicieux. Deuxièmement, il s'associait facilement au mot « démocrates », nom péjoratif que l'administration du camp nous avait donné, à nous, condamnés « pour propagande et agitation antisoviétiques ».

Boris Manilovitch, psychologue jouissant d'une grande notoriété parmi les codétenus, avait son avis sur la question. Selon lui, Démocrite, il y a déjà vingt-cinq siècles, nous avait avertis avec cette sentence que si on décidait de collaborer avec le KGB, il serait préférable de le faire avant son emprisonnement qu'après.

Le soir, quand les prisonniers se rangeaient sur la place pour l'appel, Gricha levait les yeux vers le ciel. En voyant les hommes se regrouper, les pigeons se posaient sur le toit de la baraque et se mettaient à roucouler. Ce sont eux que Gricha enveloppait d'un regard tendre et enflammé. Il était goulu et avait un appétit d'ogre. C'est pourquoi, quand un beau jour la rumeur se répandit que Gricha avait mangé un pigeon, personne ne s'étonna. Les détenus ne s'intéressèrent qu'aux détails techniques qui leur restaient inconnus : comment l'avait-il attrapé, tué, plumé ? Quand l'avait-il fait revenir ou mijoter – et l'avait-il vraiment fait revenir ou mijoter ? L'avait-il d'abord fait revenir, puis mijoter ou l'inverse ?

Une partie du camp interpréta ce fait comme la manifestation primaire de l'instinct naturel de survie et de conservation. La seconde, un peu plus intellectuelle, y vit un nouveau signe de la décadence de l'homme. Le plus important, c'est qu'aucune des deux ne considéra l'acte de Gricha comme punissable. Mais, apparemment, tout le monde n'était pas du même avis. Le soir, Friedrich (Fred) Anadenko, un socialiste ukrainien connu, auteur du fameux livre antisoviétique *De Lénine à Brejnev*, convoqua ceux qui, à son avis, constituaient une élite de confiance, les « initiés ». J'étais parmi eux. Lors de la promenade des groupes dans la cour, il nous lut la lettre qu'il avait adressée au procureur général de l'URSS, avec l'expression et l'intonation appropriées :

*Au Procureur général de l'URSS
Alexandre Mikhaïlovitch Rekounkov*

Camarade Procureur général de l'URSS, Alexandre Mikhaïlovitch,

Par la présente, nous vous informons que Grigori Zinovievitch Feldman, détenu dans l'établissement JKh 385/3-5, s'est emparé illicitement d'un pigeon (ou de plusieurs pigeons, le nombre de victimes n'étant pas établi) et l'a mangé. Nous jugeons cet acte inadmissible, car, comme il est bien connu, le pigeon est un symbole de paix. Vu lesdits faits, nous vous prions de prendre les mesures nécessaires.

Sans mes respects,

*Prisonnier politique, accusé injustement,
Friedrich Philipovitch Anadenko*

Le premier à prendre position dans le débat fut Mikhaïl Poliakov. Il approuva « sans mes respects » comme formulation assez hardie, mais, sans dissimuler son ironie, fit remarquer la chose suivante : peut-être le procureur général ne serait-il pas d'accord avec l'idée que le pigeon incarne la paix, car cette symbolique provient de la Bible. Le camarade Rekounkov, qui était un véritable marxiste, communiste et socialiste (Poliakov souligna ce dernier mot, car en tant que libéral et démocrate, il se sentait offusqué par le socialisme d'Anadenko), devait avoir un rapport conflictuel avec la Bible.

Alors Vadim Anatolievitch Yankov, mathématicien topologiste, polyglotte et tête d'œuf, déclara que, de toute manière, les hommes ne mangeaient que des symboles, car la vache, le cochon, le mouton, la volaille ou les poissons ont des significations symboliques différentes selon les cultures. Yankov voulut briller par ses vastes connaissances, mais Anadenko finit par se fâcher. D'une main tremblante, il colla un timbre sur l'enveloppe et, dans une attitude provocatrice, la glissa dans la boîte aux lettres accrochée à la façade du bâtiment administratif. Je me permis un commentaire en disant qu'il fallait apprécier le caractère désintéressé du comportement d'Anadenko, car

il avait sacrifié une enveloppe toute neuve et un timbre pour les intérêts de la société. En effet, les prisonniers politiques souffraient d'une grande pénurie de ces objets. Ma modeste remarque reçut une approbation unanime.

Je ne sais pas si la dénonciation d'Anadenko arriva à son destinataire, mais Gricha Feldman, mangeur du symbole de la paix, s'en tira sans punition. Et son épopée gastronomique et culinaire ne s'arrêta pas là.

Électricien professionnel, Feldman avait fabriqué un four auquel il ne cessait de travailler. Il se trouvait au fond de la salle d'eau aux huit robinets, dite le « fumoir ». Tout le camp pouvait s'en servir jusqu'au moment où, d'un coup, l'administration décida de faire disparaître pour un bon moment l'invention de ce Prométhée moderne, qui cherchait à alléger le sort de ses codétenus.

Les prisonniers formaient des groupements informels. Chacun d'eux valorisait ses spécialités culinaires. On y comptait le kibboutz juif, la Fédération chrétienne du Sud-Caucase ou Christfed, l'*Unia* des Lituaniens et des Lettons et le *Shkodstvo* (Similitude) ukrainien. Avant la nouvelle année, ces groupes dressèrent l'inventaire de leurs ressources alimentaires crues ou cuites. À ce moment-là, on découvrit un bocal intact de deux litres rempli de *kavourma*¹. Ce mets de choix avait été remis à Rafael Papayan par son épouse Anahite lors de leur dernière rencontre qui remontait à un an et demi. Depuis, le *kavourma* attendait sagement dans la *kaptiorka**, le garde-manger commun. Enfin, son heure était arrivée. Les membres de la Fédération, Berdzenichvili, Lachkarachvili, Khomizouri, Altounyan et Papayan, assistèrent à la cérémonie d'ouverture du bocal, persuadés qu'un prodige gastronomique allait s'accomplir sous leurs yeux. Le pot avait un couvercle à vis. Quand Rafael Papayan, le visage radieux, réussit à le tourner après deux tentatives infructueuses, le pot se mit à glouglouter. Le *kavourma* répandit une telle odeur dans la baraque que Verkhovine, ancien combattant, milicien allemand et héros du travail socialiste, hurla : « *Attention ! Du gaz moutarde ! Une attaque chimique ! Tout le monde dehors* !* » Nous nous ruâmes dans la cour.

1. Viande de mouton ou de bœuf, cuisinée et conservée dans sa graisse.

Gricha, le pot de *kavourma* en main, sortit le dernier. « Qu'est-ce que vous allez en faire ? Le jeter ? » nous demanda-t-il à nous, les Caucasiens. Ayant reçu confirmation, il regagna le fumoir et se dirigea vers son four. Résultat, les détenus qui se trouvaient alors dans la pièce sortirent précipitamment. Gricha affirma que son four, pouvant atteindre 400° C, tuait toutes les bactéries et que, dans ces conditions, le *kavourma* ne présentait aucun danger. Il fit bouillir le plat puant pendant une heure, puis sortit sa casserole, s'assit à une table au milieu de la cour et, sous les regards de tous les prisonniers, se mit à manger méthodiquement et calmement, jusqu'à racler le fond de sa casserole. Personne, pas même l'administration, ne put s'approcher à moins de trente mètres. Cela suscita des commentaires, dont certains étaient d'un antisémitisme grossier. Gricha n'y prêta aucune attention. Je suis sûr que Fred Anadenko adressa une nouvelle lettre « sans ses respects » au procureur général, mais cette fois-ci, il ne nous proposa pas d'en prendre connaissance.

Peu de temps après cet épisode du *kavourma*, Gricha quitta notre camp. Nous apprîmes qu'il avait été transféré à Saransk, capitale de la Mordovie, et placé dans l'« isolateur ». Longtemps, nous ne sûmes rien à son sujet. Il n'écrivait à personne, personne n'apportait de ses nouvelles... Et un beau jour, quatre mois après son transfert, Gricha revint, un peu engraisé, les cheveux longs, le teint blafard. Expérimentés comme nous l'étions, nous pouvions déduire d'après le teint d'un prisonnier le temps qu'il avait passé au cachot. Le teint de Feldman témoignait qu'il y avait été enfermé pendant les quatre mois et qu'il n'avait vu le soleil que lors des promenades réglementaires limitées à une heure par jour. Lui qui jadis était le plus gai et le plus bruyant des prisonniers, s'était éteint. Il ne parlait plus d'Arabes ni d'armes automatiques. Figurez-vous qu'il délaissa même ses excès culinaires et ne songea plus à installer son célèbre four. Tentant d'expliquer sa métamorphose, certains se perdaient en conjectures, mais personne ne possédait d'information sûre.

En général, les Géorgiens sont de bons prisonniers. Je veux dire par là qu'ils ne se plaignent pas et, surtout, qu'ils ont une endurance physique exemplaire. Malgré cette réputation, je ne pus résister, avec quelques autres, au virus de la grippe qui s'était propagé chez nous à l'automne 1986. Fébrile, je restai

alité quelques jours. Le médecin me dit que, si la fièvre ne baissait pas dans les deux prochains jours, il me transférerait à l'hôpital du camp et me prescrirait une diète (pour un prisonnier, c'est un mot très agréable qui signifie beurre et pain blanc, contrairement à l'usage habituel).

Bref, je suis cloué au lit, à l'entrée de la baraque, avec quarante de fièvre. Il est neuf heures du soir. Il n'y a presque personne à part Gricha, deux vieux Litvaniens et moi. Jora Khomizouri fait irruption et nous annonce une nouvelle sensationnelle : notre Gricha passera à la télé, dans *Vremia*². Je me lève, enveloppé dans ma couverture, et me dirige vers la pièce qui sert à la fois de club et de cantine. La télé est accrochée très haut, pour que tous les prisonniers, assis devant les douze longues tables, puissent la regarder. Le journal télévisé *Vremia* nous informe de manière détaillée sur la réunion plénière du Bureau politique. Suit un kaléidoscope d'usines, de fabriques, de moissonneuses-batteuses, de tracteurs, et d'informations sur la culture. De toute évidence, ça va bientôt être le tour de la rubrique sportive et de la météo... Juste à ce moment-là, le présentateur Balachov présente Grigori Zinovievitch Feldman, prisonnier politique, jugé pour « propagande et agitation anti-soviétiques ». Et le visage de Gricha occupe tout l'écran.

Il dit : « Israël est un État abominable. Les Israéliens martyrisent les pauvres Arabes. Honte à eux ! Ils parlent sans cesse de la Shoah, bien qu'eux-mêmes commettent un génocide envers les Arabes et les Palestiniens. Il est difficile d'imaginer une infamie plus grande que le sionisme. Quant à mes actuels codétenus, vous ne savez pas combien tous ces vauriens réunis m'écœurent. Quel malheur ! Mon cher peuple soviétique, je te demande pardon, bien que je comprenne que je ne le mérite pas et que je ne doive pas être pardonné. »

Puis, Gricha disparaît et le programme passe au sport et aux prévisions météorologiques. Les prisonniers, abasourdis, se dispersent peu à peu et se dirigent vers leurs baraques. Emmittoufflé dans ma couverture, je regagne rapidement mon lit.

Trois mètres plus loin, Gricha, tout habillé, gît sur son lit. Soudain, on entend au-dehors un faible brouhaha et la

2. *Vremia* (Temps), journal télévisé officiel soviétique (1968-1991).

« délégation du pilori », conduite par Fred Anadenko, pénètre dans la baraque. Les deux autres membres de la « délégation » sont Micha Poliakov et Jora Khomizouri. La triade se dirige vers le lit de Feldman.

– Alors, Grigori Zinovievitch, comment vas-tu te justifier ? demande Anadenko à voix basse.

– Comment me justifier ?

Gricha reprend la question et un accent ukrainien ironique marque sa voix :

– Voici comment.

Il se retourne en exposant son derrière à la délégation et laisse échapper un bruit tonitruant qui surprendrait même François Rabelais, l'illustre auteur de *Gargantua et Pantagruel*.

– Tu es un moins que rien, dit Anadenko, déçu, et la délégation s'en va.

De ce jour-là, Gricha devint un vrai pestiféré politique que tout le monde évitait. Très vite, il déclina et s'avilit. Sa déchéance tracassait surtout les prisonniers juifs. Ils se sentaient bafoués par cet « apologiste des Arabes ».

Gricha fut gracié et libéré le 9 février 1987. Cinq jours après, le 14 février, il n'y avait plus aucun « démocrate » dans le camp de Barachevo. La perestroïka avait mis fin à l'ère des prisonniers politiques.

L'État d'Israël refusa longtemps de laisser entrer Feldman. On dit que le Mossad était mêlé à cette affaire. Il est fort possible que ses ex-codétenus ne l'aient pas soutenu dans son Alyah. Pendant vingt ans, Feldman chercha en vain à se racheter auprès de ses compatriotes blessés. Il fallut attendre 2006 pour que son vœu soit exaucé et que, septuagénaire harassé et ratatiné, il puisse émigrer en Israël. On me raconta plus tard que, à sa descente d'avion, alors que son pied se posait sur la terre promise, il cria en russe « Pardon ! » et rendit l'âme dans l'aéroport de Tel-Aviv.

Jora

Jora, alias Guiorgui Khomizouri, alias Ernest Garaïev, alias Nekoba, alias Aparek Goulagouri, alias Vingt-six, était un homme de nombres. Il était venu sur cette terre pour connaître les nombres, comme un grand poète américain, Carl Sandburg, le dit à propos de Jean-Sébastien Bach (le poème a été traduit en géorgien par Zviad Gamsakhourdia¹) :

*Il a créé un équilibre entre les cinq et les dix
et les a fait dormir ensemble
et s'aimer mutuellement².*

Jora était capable d'accourir vers toi à deux heures quinze, l'air chagriné, pour te dire avec émotion : « Dans une minute, il te restera exactement un million de minutes pour atteindre l'âge du Christ ! » Il pouvait te réveiller au milieu de la nuit et t'annoncer une bonne nouvelle : « Dans

1. Zviad Gamsakhourdia (1939-1993), écrivain, critique, traducteur, homme politique, président de la République démocratique de Géorgie (1991-1992). Ses traductions de poètes américains paraissent en 1971 et sa monographie, *La Poésie américaine du XX^e siècle*, en 1972.

2. Carl Sandburg (1878-1967), « Number Man », « L'homme-nombre », traduction inédite de Thierry Gillybœuf.

quarante-quatre secondes pile, il ne te restera que 44 444 444 secondes avant ta libération ! »

*Il a tiré les deux et les quatre
de leur sommeil de bébé
et les a replongés dans le sommeil en les touchant.*

Presque tout le camp était à la remorque de ses chiffres. Il avait étourdi tous les détenus avec des nombres à six et neuf chiffres, leur avait mis la tête à l'envers et les avait épouvantés avec sa surprenante et étrange statistique. Pour réaliser cet immense travail, il passait son temps à écrire et à calculer. Naturellement, il connaissait par cœur les anniversaires de tous les détenus, ainsi que de leurs épouses et de leurs enfants, et les dates d'emprisonnement et de libération de tous les prisonniers politiques (de notre camp, mais aussi de ceux de Perm). Il savait, par exemple, que le 21 mai était l'anniversaire d'Andreï Sakharov³, de Macha Khomizouri, de Micha Skripkine, notre codétenu, et du Parti républicain géorgien, et que ce jour était le 141^e jour de l'année (142^e pour les années bissextiles). Il pouvait également vous dire que le 21 mai 878, la ville de Syracuse avait été prise par un sultan musulman ; que ce jour-là, en 1674, les aristocrates avaient élu Jean Sobieski roi de Pologne et grand-duc de Lituanie ; que le 21 mai 1972, un vandale australien d'origine hongroise, Laszlo Toth, géologue déséquilibré (Jora, lui-même géologue, mais psychiquement équilibré, soulignait ce détail), avait endommagé la *Pietà* de Michel-Ange dans la basilique Saint-Pierre de Rome, etc. Son savoir illimité était universel.

On aurait dit une gigantesque machine à calculer, toujours allumée. Il calculait, calculait sans relâche. Fait important : ses calculs étaient exacts. Quant à leur utilité, c'était un mystère. Personne ne savait pourquoi il était important que tel ou tel nombre d'années, d'heures, de minutes ou de secondes nous sépare de tel ou tel événement. Personne... sauf Jora lui-même.

3. Andreï Sakharov (1921-1989), physicien russe, inventeur de la bombe à hydrogène, dissident, prix Nobel de la paix en 1975.

*Il savait les nombres de l'amour, ceux de la chance,
comment la mer et les étoiles
sont créées et portées par les nombres.*

C'était un homme de nombres. Il aimait tous les nombres comme ses propres enfants, mais il éprouvait une tendresse particulière pour le 26.

Il consacra son premier ouvrage scientifique important à l'anéantissement du mythe soviétique des 26 commissaires de Bakou⁴. Il se trouvait que tout dans ce mythe était mensonger, créé de toutes pièces par la propagande soviétique. Le jeune chercheur, méfiant à l'égard de toute mystification, en fut profondément marqué. Il découvrit que primo, les fusillés étaient 27 et non 26. Secundo, parmi eux il n'y avait que neuf commissaires. Ensuite, seulement deux venaient de Bakou, etc.

À force d'étudier ce mythe sous toutes ses coutures, de parler sans cesse de Chahoumian-Djaparidzé-Azizbekov-Fioletov (il s'avéra que le rôle dirigeant prétendument arméno-géorgiano-azéro-russe n'était qu'une fable et une offrande faite à l'internationalisme ; les vrais leaders étaient les bolcheviks Chahoumian, Djaparidzé, Korganov et Petrov), Jora fut obsédé par ce chiffre sinistre. Il voyait partout ce sombre 26 ou son acolyte morose, le 13. Le numéro de téléphone de Khomizouri à Erevan commençait par 26. La somme de ses chiffres faisait également 26. Il avait changé de numéro, mais l'addition des chiffres avait toujours pour résultat 26. Le numéro fut à nouveau modifié, mais la somme des chiffres resta 26 (« De la pure mystique ! » disait-il, troublé). Dans mon propre numéro de téléphone de Tbilissi, la somme des chiffres faisait 26 moins un. L'année se composait de vingt-six fois deux semaines ! Si Leonid Ilitch Brejnev avait vécu encore trois ans, son âge aurait été de vingt-six fois trois. Comme les Russes disent, *toujours vingt... six*^{*5} !

4. Les 26 commissaires bolcheviques, membres de la commune de Bakou, furent arrêtés en 1918 par le gouvernement d'Azerbaïdjan, condamnés à mort et fusillés.

5. L'expression russe « toujours vingt-cinq » (« encore une fois », « de nouveau », « toujours ») exprime le mécontentement provoqué par la répétition d'une action ou d'une situation.

Enfin, l'« Association des amateurs de Jora » regroupant les prisonniers de notre camp, pour récompenser la loyauté et le dévouement de cet homme pour le 26, fit de ce chiffre une nouvelle constante appelée *khomizouri* et la symbolisa par le « H » latin majuscule. Vadim Yankov, prisonnier politique et brillant mathématicien topologiste, proposa, en supplément, un *jorik*, égal à un septième et désigné par le « h » minuscule (je suggérerai l'utilisation de l'alphabet latin). Pour y arriver, Yankov réalisa des calculs très complexes : il additionna les chiffres du nombre 26 pour arriver à 8 ; puis, en soustrayant 1 à 8, il obtint 7. C'est ainsi qu'il trouva un *jorik* ou un septième. Les choses se compliquaient si on demandait à Yankov pourquoi il fallait soustraire un à huit. Il saisissait son ardoise et un énorme stylet, et pendant trois heures il écrivait, effaçait, affirmait, démontrait, criant : « Si vous ne comprenez pas, je ne peux pas vous mâcher davantage mes explications, profanes que vous êtes ! »

Après cet épisode, le camp entier se mit aux chiffres, même les criminels de guerre qui n'avaient pas fait d'études poussées. Nos connaissances s'étendirent : l'année comprenait un nombre de semaines égal à deux *khomizouris* et un *jorik* (2H1h). À Brejnev, il avait manqué trois ans pour vivre jusqu'à l'âge de trois *khomizouris*. Au 1^{er} janvier 1985, Jora, Levan Berdzenichvili, Johnny Lachkarachvili et Rafael Papayan possédaient chacun un *khomizouri* de dents. Un an plus tard, au 1^{er} janvier 1986, l'ensemble de leurs quatre dentures ne faisait que deux *khomizouris*. Le nombre 13 portait malheur, car il n'était pas complet et représentait un demi-*khomizouri*. Arnold Arthurovitch Anderson, unanimement reconnu par tout le camp comme le champion incontesté des grossièretés, le créateur des polyvitamines soviétiques Undevite et Decamevite, était âgé de deux *khomizouris* quand il avait été arrêté. Il avait été condamné à une peine d'un demi-*khomizouri* pour avoir transmis la formule chimique du Decamevite à son frère qui se trouvait en RFA. La norme journalière de gants que nous devions coudre était fixée à trois *khomizouris* et demi plus un (92 paires), etc. En écoutant Jora, le code de notre camp, composé des chiffres et des lettres russes JKh 385/3-5, se déchiffrait comme *Jora Khomizouri** 1+1 (J et Kh+3+8+5+3+5 = 26), autrement dit : Jora Khomizouri Khomizouri, comme *Homo sapiens sapiens*.

À cette époque, le nom du dissident Guiorgui Khomizouri était inconnu en dehors de notre camp. Pour le milieu scientifique restreint des géologues, c'était une sommité de l'Institut du pétrole et du gaz, un brillant géologue et l'auteur d'une volumineuse monographie sur les synclinaux géologiques. En revanche, tous les dissidents et tous les sympathisants des dissidents d'Union soviétique connaissaient Ernest Garaïev et ses ouvrages.

Ernest Garaïev était l'un des pseudonymes de Khomizouri. Les pseudonymes, il en avait à revendre, du Nekoba⁶ antistalinien à l'Aperek Goulagouri khevsour⁷, rendant hommage à la région de ses ancêtres. Ses livres parus clandestinement – *Histoire de la gouvernance de l'URSS (les faits sans commentaires)*, *Le Mythe des vingt-six (La véritable histoire des vingt-six commissaires de Bakou)*, *Chronologie de la Grande Terreur* –, il les avait signés du nom d'Ernest Garaïev. Je lui disais en plaisantant : « Tu n'as sûrement pas choisi le prénom Ernest par amour pour Hemingway. J'imagine que tu l'as fait en hommage à Che Guevara, en souvenir de ton passé trotsko-gauchiste. » Il n'a jamais dit oui, sans pourtant contester mes propos.

Guiorgui Khomizouri, d'origine géorgienne, était né à Bakou. Abandonné par sa mère dans son enfance, il avait été élevé par son père, un digne Géorgien parti s'installer à Sakhaline. Après avoir passé un *khomizouri* à Moscou, il avait été arrêté à Erevan, en 1982. C'était un combattant inébranlable. Pendant les deux cent quatre-vingt-trois millions huit cent vingt-quatre mille secondes que le KGB le força à passer en détention et en relégation, il ne flancha jamais. Il fut condamné à six ans de camp à régime sévère et à trois ans de relégation. Le deuxième membre du groupe d'Erevan, Rafael Papayan, purgea une peine de quatre ans d'emprisonnement et deux ans de relégation. Le troisième membre du groupe, Edgar, échappa à la justice dans des circonstances très obscures. Malgré tout, Jora ne manqua jamais de respect à cet homme érudit. Il était curieux que dans cette triade

6. *Ne-Koba*, russe signifiant « non-Koba ». Koba est l'un des pseudonymes révolutionnaires de Staline, choisi d'après un personnage du *Parricide*, roman de l'écrivain géorgien Alexandre Kazbegui (1848-1893).

7. La Khevsourétie est une région montagnaise dans le nord de la Géorgie.

de dissidents d'Erevan, composée d'un Géorgien et de deux Arméniens, Jora le Géorgien ait été immédiatement désigné par la Tchéka d'Arménie comme le chef. « Les tchékistes en savaient assez sur Staline pour comprendre qui pouvait être le leader parmi les Caucasiens chrétiens », blaguait-il.

Comme je l'ai déjà dit, nous, les Géorgiens, et les Arméniens avons fondé une Fédération chrétienne du Sud-Caucase, à visée économique-amicale. Nous aurions pu contourner le mot « chrétien », mais son usage s'expliquait par un fait : un homme mauvais, Akhper Radjabov, espion qui avait vendu les plans des missiles ss 20 aux Américains en Yougoslavie, était aussi un Caucasien du Sud, un Azerbaïdjanais. Le mot « chrétien » avait pour seul but d'empêcher l'adhésion de Radjabov à notre Fédération. Le mauvais Radjabov ne fut jamais remplacé par un « bon Azerbaïdjanais », qui aurait été condamné pour propagande et agitation antisoviétiques.

La cagnotte de notre Fédération était moins élevée que celle, par exemple, du kibboutz juif (nous « dépensions » cinq roubles par mois). Néanmoins, tout achat au « comptoir » était plus ou moins coordonné entre ses membres.

La Fédération avait sa propre Constitution dont le père et seul créateur était Guiorgui Khomizouri. Naturellement, cette Constitution était écrite noir sur blanc. Jora était l'auteur du texte russe que Rafael Papayan et moi, Levan Berdzenichvili, avons traduite respectivement en arménien et en géorgien (mon idée de traduire le texte également en latin et en grec ancien provoqua l'indignation de Jora. Selon lui, la Constitution était un document sérieux et ne prêtait pas à plaisanterie). L'original trilingue était gardé par Jora lui-même. Seuls les textes russe et géorgien avaient une valeur juridique, car Rafael Papayan avait suivi ses études à l'école russe, puis à l'Université de Tartu et Jora ne faisait pas confiance à son arménien. Selon la Constitution, la Fédération était dirigée par un doyen ou *stareïchina* (avant que Guenrikh Altounyan ne soit transféré de Tchistopol dans notre camp, il faut remarquer que Jora était le prisonnier le plus âgé). Seul Guiorgui Pavlovitch Khomizouri pouvait occuper ce poste. Il était même inscrit dans la Constitution : « Seule la candidature de Guiorgui Pavlovitch Khomizouri, né le 9 février 1942 à Bakou, d'origine géorgienne, peut être présentée pour le poste de doyen. Seul

Guiorgui Pavlovitch Khomizouri, né le 9 février 1942 à Bakou, d'origine géorgienne, peut être élu au poste de doyen. Dans le cas où il retirerait sa candidature, les membres de la Fédération seraient dans l'obligation de l'élire au poste de doyen. »

À vrai dire, cette clause peu démocratique était étayée par des textes variés, comme les paroles d'un chant populaire géorgien « Géorgien, brandis ton épée ! » (sa version russe avait été écrite par Jora), quelques épisodes de la vie de Staline à Tbilissi, en particulier ceux qui concernaient la relation entre Koba et Kamo⁸ et indiquaient l'existence d'une stricte subordination entre ces deux citoyens insoumis à la loi. Il y avait encore d'autres arguments, tout aussi sérieux et convaincants.

Selon la Constitution, les élections du doyen devaient être précédées d'une période préélectorale, durant laquelle le futur doyen devait soudoyer les électeurs moyennant une tasse de vrai thé. Pour le préparer, il vous faut une boîte d'allumettes de thé noir pour un litre d'eau. On l'infuse dans un thermos pendant un quart d'heure, puis on procède au « mariage » : on verse le liquide du thermos dans un verre, puis on le reverse dans le thermos, trois fois de suite, en évitant toute perte. C'est ainsi que l'infusion acquiert un goût de vrai thé. S'ajoutait au thé une cigarette Prima entière (d'habitude, les prisonniers coupent la cigarette en deux). Chez nous, au « comptoir », la Prima coûtait cher, quinze kopecks. Pour le même prix, on pouvait acheter un paquet de tabac reconstitué qui noircissait les poumons dix fois plus que la Prima ; il était donc, selon l'avis unanime, plus efficace, rentable et performant que cette dernière.

Les élections avaient lieu deux *khomizouris* fois par an, le dimanche. La campagne de thé du doyen, accompagnée de cigarettes, avait lieu tous les samedis, à huit heures du soir. En général, le samedi était un jour béni. Travail jusqu'à midi : nous cousions des gants ou plutôt des moufles pourvues d'une pièce en caoutchouc sur les paumes. Ensuite le bain : pour se laver, des baquets, des puisoirs et des restes de savon de ménage. Bien sûr, vous n'y auriez trouvé ni douche, ni

8. Kamo, pseudonyme de Semeno Ter-Petrossian (1882-1922), bolchevik arménien, originaire de Gori, ayant déployé son activité révolutionnaire à Tbilissi, et ami de Staline (alias Koba).

shampoing, ni aucun autre équipement des prisons euratlantiques. Après le bain, cinéma. Habituellement, les films avaient pour sujets Staline, les pionniers, les komsomols et les communistes. Néanmoins, une fois, par mégarde, l'administration projeta *Sonate d'automne* de Bergman. La journée finissait en beauté : le thé du doyen et, pour finir, le journal *Vremia* avec les décisions du Bureau politique, les innombrables tracteurs et moissonneuses-batteuses, les incessants tremblements de terre au Japon et les continuelles tornades en Amérique.

Cette belle tradition des samedis s'interrompt provisoirement en 1986, quand Jora, comme quelques autres détenus, fut transféré dans un cachot de Saransk, capitale de la Mordovie. Le transfert avait un objectif simple : tester le détenu avec des œufs et du lait. Autrement dit, on cherchait à ébranler le système psychique d'un homme antisoviétique à l'aide d'éléments de luxe et de plaisir.

Mais il fut impossible de tester Jora : depuis son enfance, il ne supportait pas le lait et, allergique au jaune d'œuf, il devait se passer de gâteaux. Jora partageait sa cellule avec le Pétersbourgeois Mikhaïl Tolstykh. Le premier jour, on leur sert du lait. Jora renvoie son verre en disant qu'il ne boit pas de lait. Tolstykh, toute la journée, lui fait des reproches : « Si tu ne bois pas de lait, moi, j'en bois. » Jora reconnaît sa faute, mais le lendemain, il refuse l'œuf en expliquant qu'il est allergique. Tolstykh proteste de nouveau : « Mais, je ne suis pas allergique, moi ! » Alors Jora, furieux, lui répond : « Tolstykh, pour te faire plaisir, je pourrais "aimer" le lait, mais n'insiste pas pour les œufs : d'abord, c'est une question de principe ; ensuite, deux œufs par jour endommageraient ta santé avec un excès de cholestérol. »

Bref, l'ardent Géorgien fidèle à ses principes et le placide habitant des bords de la Neva, peu soucieux de principes, ne se comprirent pas. Ils n'avaient jamais été liés par une forte amitié, mais une fois revenus dans le camp, leurs échanges se limitèrent à un simple « bonjour ».

Longtemps, j'ai ignoré que Jora était allergique au jaune d'œuf. Comment aurais-je pu le savoir ? Qui aurait dégradé notre santé avec des œufs et toutes ces horreurs bourrées de protéines ? Le 23 octobre 1986, je fêtai en grande pompe mon anniversaire. En plus des cinq « fédéralistes » sud-caucasiens, j'invitai les « démocrates » – le Pétersbourgeois

Mikhaïl Poliakov, le Moscovite Vadim Yankov et Arenberg, qui purgeait sa peine pour détournement d'avion. Je dressai une table de rêve : une tasse de thé chaud par personne, accompagnée de cinq minuscules bonbons ronds, des sandwiches au pâté de poisson Volna (faits avec du pain noir trois fois cuit)... Et enfin, comme le dirait notre ami Zacharie, alias Johnny Lachkarachvili, « le clou du programme » – un khatchapouri⁹ traditionnel d'Adjarie, cuit dans le fameux four de Gricha Feldman. Comme ingrédients, j'avais utilisé : le pain blanc reçu le 9 mai¹⁰ de cette même année, séché pendant plusieurs mois de manière scientifique, puis moulu ou plus exactement concassé et pétri ; le beurre que Johnny Lachkarachvili avait économisé pendant sa maladie et gardé pour ses mauvais jours ; un bout de soulgouni¹¹ fumé que m'avait envoyé mon amie Inga Karaïa (notons qu'après avoir purgé la moitié de notre peine, nous avons droit à un colis de cinq kilos par an) ; des œufs en poudre troqués contre deux paquets de tabac. Après le partage, Jora eut la part de khatchapouri avec l'œuf. Il proposa alors à Arenberg de l'échanger contre la sienne, qui était sans œuf. Ayant reçu un refus formel, Khomizouri inventa un beau mensonge en disant à Arenberg que ce plat traditionnel se préparait à base de viande de porc. Alors le juif orthodoxe quitta précipitamment la table. Il faut dire que dès le début, cet homme ne plaisait pas à Jora. Nous avons découvert plus tard qu'il était un vrai salaud : il avait aidé l'administration à aggraver la peine de notre codétenu, Micha Rivkine, un homme extrêmement honnête. C'est ainsi, le jour de mon anniversaire, que nous avons appris que Jora souffrait d'allergie. La part d'Arenberg fut poliment partagée entre Poliakov et Yankov, après des pourparlers de cinq minutes.

Jora apprenait le géorgien avec un enthousiasme terrible (je ne trouve pas d'autre mot) et inaltérable. Il peina beaucoup. Il apprit à lire en une semaine. Un mois plus tard, il lisait déjà

9. Spécialité géorgienne : pain garni de fromage. La version adjarienne y ajoute un œuf.

10. L'Union soviétique, comme la Russie aujourd'hui, célébrait le 9 mai la victoire du peuple soviétique contre l'Allemagne nazie.

11. Fromage géorgien, à pâte filée, à base de lait de vache ou de bufflonne.

des textes en *asomtavruli* et en *nouskhourî*¹². Il élaborait une théorie spatiale sur l'*asomtavruli*, accordant bien évidemment au nombre 26 une signification particulière. Il traduisait rapidement les poèmes de Galaktion Tabidzé, se plaignant avec tristesse de ne pas y parvenir (mais qui peut y parvenir ?). Il citait en géorgien : « Je me relevais et parlais »¹³ et recommençait sa traduction. Il était capable de déclamer pendant des heures le poème de Roustavéli dans la traduction de Zabolotski¹⁴. Il avait apporté ce livre de sa cellule d'Erevan et ne le prêtait à personne. D'abord, il citait la strophe en russe, puis en géorgien :

*Ô monde, quel est ton dessein et pourquoi nous faire tourner ?
Celui qui t'a donné sa foi pleure toujours, comme je fais.
Où mènes-tu celui qui vient d'ailleurs, transplantant sa racine ?
Mais Dieu n'abandonne pas l'homme voué par toi au sacrifice*¹⁵.

Il contestait la qualité de la traduction de Constantin Balmont¹⁶. Il trouvait Balmont excessif quoique bon poète, et sa traduction de Roustavéli, prétentieuse : le traducteur cherchant à rivaliser avec l'auteur. Jora ne reconnaissait aucun mérite à la traduction de Chalva Noutsoubidzé¹⁷. Selon lui, il était impossible qu'un historien de la philosophie ou même un

12. L'alphabet géorgien a pris, du v^e siècle au x^e siècle, des noms différents, chacun correspondant à une étape de son développement graphique : l'*asomtavruli* (alphabet en lettres capitales), le *nouskhourî* ou le *khoutsouri* (alphabet dit du clergé) et le *mkhedrouli* (alphabet dit militaire).

13. Citation du poème de Galaktion Tabidzé « J'avais un seul chagrin » (1923).

14. Nikolaï Zabolotski (1903-1958), poète et traducteur russe, dont la traduction du *Chevalier à la peau de tigre* parut en 1957 à Moscou.

15. Traduction de Serge Tsouladzé : *Le Chevalier à la peau de tigre*, Gallimard, Paris, 1964, p. 159.

16. Constantin Balmont (1867-1942), poète symboliste et traducteur, critique littéraire russe. Sa première traduction du poème de Roustavéli, en version abrégée, paraît à Moscou en 1917. La traduction complète est publiée à Paris en 1933.

17. Chalva Noutsoubidzé (1888-1969), philosophe et philologue géorgien, auteur d'ouvrages scientifiques sur Roustavéli et traducteur de son poème en russe. Il commence la traduction de Roustavéli en 1936. Arrêté en 1937, il est incarcéré à la Loubianka. Mais Staline lui donne les moyens d'achever sa traduction, qu'il approuve et à laquelle il propose d'incorporer une strophe qu'il a lui-même traduite. L'ouvrage paraît en 1941.

philosophe traduire une œuvre poétique. Il s'énervait, trouvait que la langue en était le russe d'un Géorgien et pas celui d'un Russe. De surcroît, disait-il, Satan (Staline) y avait mis la main. J'avais raconté à Jora, de manière détaillée, une anecdote de mon maître, Simon Kaoukhtchichvili¹⁸, concernant Chalva Noutsoubidzé, sa sœur, Simon Kaoukhtchichvili lui-même, *Le Chevalier à la peau de tigre*, Staline et, bien sûr, Lavrenti Beria¹⁹. Dans cette anecdote, le plus croustillant n'était pas le fait que grâce à la traduction russe, approuvée par le camarade Staline, Noutsoubidzé et Kaoukhtchichvili aient pu échapper à la prison ; ni le plus curieux, que ces scientifiques rescapés aient été invités à un banquet chez Beria. Non, l'épisode le plus piquant était celui où Noutsoubidzé, bien pris de boisson, oubliait le manuscrit de sa traduction chez le camarade Beria et les deux académiciens géorgiens revenaient chez Lavrenti Pavlovitch. Celui-ci, stupéfait, aurait prononcé ces propos historiques : « J'ai vu peu de gens m'échapper et trouver un abri, mais c'est la première fois que j'en vois quitter leur abri et revenir vers moi de leur plein gré ! »

Jora était antisoviétique jusqu'à la moelle, et quoi d'étonnant si Staline était la personne qu'il haïssait le plus au monde. Guiorgui Khomizouri, c'est sûr, était bien plus allergique au Grand Guide de tous les temps et de tous les peuples, chef du prolétariat et généralissime qu'aux œufs.

Notre détention se distinguait par une grande particularité. Nous n'avons pas été emprisonnés dans les terrifiantes années 1930, ni pendant la guerre, ni à l'aube du mouvement dissident ou à l'époque de la stagnation de Brejnev, mais à l'époque de la démocratie soviétique, de la transparence et des réformes. Pendant que les stalinistes menaient tapage dans la *Pravda*²⁰, *Ogoniok*²¹ publiait la « Lettre ouverte à Staline » de

18. Simon Kaoukhtchichvili (1895-1981), historien géorgien, philologue, professeur, spécialiste de littérature gréco-byzantine.

19. Lavrenti Beria (1899-1953), homme d'État soviétique, qui a dirigé le NKVD de 1938 à 1945.

20. *Pravda* (Vérité), journal officiel en langue russe de l'époque soviétique, qui a paru de 1918 à 1991.

21. *Ogoniok* (Petite flamme), magazine hebdomadaire illustré, fondé en 1899, reflet de la vie littéraire et artistique soviétique dans les années 1970 et 1980, puis une des vitrines de la perestroïka.

Fiodor Raskolnikov²², bien connue des milieux dissidents. Si un jour, la télé nous servait une gamelle pleine d'informations officielles, le lendemain, sur le même écran, Ronald Reagan nous souhaitait la bonne année. Les prisonniers chevronnés disaient que rien n'était pire que d'être incarcéré à cette époque-là. Je ne pouvais pas en juger car je ne connaissais que cette prison-là. Il fallait croire ceux qui avaient plus d'expérience que moi.

Bref, nous étions en prison dans les années de la glasnost²³ et de la perestroïka. Comme toute époque importante et marquante, celle-ci avait ses héros qui arboraient un nouveau visage : celui de l'homme érudit et libéral. Vadim Viktorovitch Bakatine, libéral et réformateur renommé, en était un digne représentant. Nous l'avions connu sous un autre aspect. Un jour, le camarade Bakatine, à l'époque premier secrétaire du Parti communiste de la région de Kirov, devenu plus tard ministre de l'Intérieur de l'URSS et dirigeant du KGB, prononça un discours dans notre club-cantine. Il nous traîna dans la boue, nous, les dissidents, jugés pour propagande et agitation antisoviétiques, et porta aux nues nos voisins – la population de troisième zone ou à régime particulier, peuplée de récidivistes purgeant leur peine pour meurtre et pour vol – les « rayés », comme on les nommait d'après leurs uniformes. En les couvrant d'éloges, il déclara que c'étaient des « gens honnêtes » par rapport à nous, car, au moins, ils n'avaient jamais craché sur leur patrie.

En entendant cette tirade du héros de la perestroïka, même Alexandre Alexeïevitch Chaline, chef de notre camp, fit grise mine. Mais Bakatine, convaincu de son bon droit, persévéra dans son discours. D'abord, ce fut Johnny Lachkarachvili qui se leva et dit : « Avant de parler d'amour de la patrie, lave ce drap (il parlait de la toile de projection), on voit le secrétaire général tout noir ! » Bakatine, un peu déconcerté par l'accent de Johnny,

22. Fiodor Raskolnikov (1895-1939) : déclaré ennemi du peuple en 1938, après avoir rempli des fonctions officielles en URSS, il se réfugie en France d'où, le 17 août 1939, quelques jours avant le pacte germano-soviétique, il adresse à Staline une lettre ouverte, dénonçant sa « folle bacchanale ». Il meurt quelques semaines plus tard à Nice, de façon suspecte.

23. Glasnost : politique de transparence ayant accompagné un changement d'orientation (perestroïka), conduite à partir de 1985 par Mikhaïl Gorbatchev.